

cinélatino
*25^e rencontres
de Toulouse*
15 > 24 mars 2013
www.cinelatino.com.fr

LYCÉENS ET ÉTUDIANTS ONT ÉCRIT SUR LE FILM...

« DIARIO DE AGUSTIN » de Ignacio Agüero

Nul n'est sans savoir qu'au long des années 1970, le cône sud de l'Amérique Latine (Argentine, Chili, Uruguay) est dirigé par des dictatures militaires. Au Chili, le régime du général Pinochet est un des plus coriaces. Et, pour ce qui a trait à l'expression de la presse, des plus liberticides.

Reste qu'El Mercurio, le plus grand consortium de journaux du Chili, n'a pas paru en souffrir. Forcément : il se serait fait la courroie de transmission du pouvoir en place. C'est, en tout cas, ce que démontre images et archives à l'appui El Diario de Agustin, le documentaire du chilien Ignacio Agüero, paru en 2008 et projeté dans le cadre de Cinélatino. C'est à couteaux tirés qu'El Diario, long-métrage largement politique, s'attache à dénoncer le rôle autrement répréhensible joué par El Mercurio pendant la dictature. Ce long-métrage invite à « se reposer la question des rapports entre médias et pouvoir », confie Marlène Coulomb-Gully, chercheuse à l'Université de Toulouse II – Le Mirail.

Au service de la dictature militaire

Journal chilien le plus ancien, El Mercurio est aussi le plus influent. Il est doté d'une ligne conservatrice, et s'inscrit dans culture droitière très dure. À la tête du consortium, une oligarchie chilienne : les Agustin. Plus particulièrement : l'indéboulonnable Edward Agustin, qui, dans le documentaire, fait l'objet de sérieuses attaques.

Nombre des détracteurs d'El Mercurio et de ses petites mains — La Segunda, Soy Chile... — ont appuyé, au fil des ans, ses accointances très prononcées avec le pouvoir dictatorial sous Pinochet. Ces critiques, El Diario prend le parti de les étayer, de les illustrer et de les affermir.

Alignant les entretiens d'hier et d'aujourd'hui, les images d'archives, les séquences alimentées de recherches documentaires minutieuses, El Diario peint petit à petit le tableau d'un consortium qui ne peut plus nier sa relation privilégiée avec la junte militaire de Pinochet, son soutien historique au régime, sa fabrique éhontée d'informations. Au rang des chefs d'accusation : désinformations, camouflages, légitimation de la disparition et de la torture comme pratique d'Etat.

Accompagnant discrètement une fine équipe d'étudiants en journalisme, les caméras d'Agüero se faufilent dans les bureaux des hommes aux commandes d'El Mercurio — ceux qui acceptent les entrevues —, et soulèvent des coins de nappe qu'on aurait préféré ne jamais retrousser. On

ne sait s'il est amusant ou terrifiant de voir Alvaro Puga, conseiller politique de Pinochet, défendre l'extermination des communistes, et se plaindre qu'elle n'a pas été assez conséquente.

El Diario mène une entreprise de déshabilitation. Nécessaire, sans aucun doute. Car ce travail d'investigation permet de dépasser le simple soupçon. Tel un bruit de fond, on entend murmurer : ils ne peuvent pas s'en tirer comme ça. Tout le monde sait, personne n'agit. Le documentaire, lui, taille dans le vif. Il compare faits réels et faits rapportés, plonge les mains dans une réalité gluante, difficile à digérer, en démontrant de manière accablante la fabrique indue de l'information téléguidée par les instances dirigeantes d'El Mercurio.

On voit ainsi le journal maquiller les crimes de la dictature, notamment cette affaire des « 199 disparus » — des opposants au régime exterminés par DINA, la police politique de Pinochet. El Mercurio, de son côté, nous explique que ces disparus — des « extrémistes » — se sont entretués à l'étranger. Et ces informations ricochent partout, du fait de la position privilégiée du média. Désinformation généralisée.

On le voit passer du reste, en Une, des annonces de recherche d'opposants. On le voit monter des photographies de toute pièce de manière à justifier des arrestations. Des emprisonnés qui sont par suite soumis à la torture. On le voit inventer des faits, des personnes, des meurtres. La fabrique de l'information.

Des questions en suspens

Le documentaire est ponctué des interventions de ces individus qui agissaient dans l'ombre, fabriquant, masquant l'information, pendant la dictature. Devant les caméras, ils se défilent, livrent des discours préfabriqués. Au fil des interviews, certains se réjouissent, même, de la cessation d'activité de leurs concurrents sous l'impulsion des émissaires de la dictature, après le coup d'Etat — c'était le bon temps. Des aveux, en somme. Arturo Fontaine stoppe notamment une interview dès que survient la question du soutien d'El Mercurio à la violation des droits de l'homme.

Sous la dictature, El Mercurio devient « une presse de gouvernement, une presse d'industrie, au service d'une société de fiction » analyse Edwy Plenel, lors de la projection à l'ESAV à Toulouse. Et d'ajouter « il s'appuie sur la déréalisation, la déconnexion, pour sauver les intérêts de la dictature. »

El Diario pose, en filigrane, cette question : de pareils individus peuvent-ils être libre à ce jour, relaxés, à peine inquiétés par la justice ? La puissance politique du long-métrage tient notamment dans ces interrogations qui en découlent et dans les réponses qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, y apporter.

Sans doute que la force historique du documentaire est déjà une raison suffisante pour le visionner. D'urgence, aimerait-on ajouter. Néanmoins, on pourra lui reprocher son caractère épisodique, un poil désordonné. Même si l'on comprend l'intérêt illustratif. On aurait pu, par ailleurs, expliciter davantage les liens et les accointances directes entre le média et le pouvoir en place. Car les faits choisis ne parlent pas d'eux-même. Il revient, parfois, au spectateur de tisser les liens. Il apparait, bien entendu, que médias et junte militaire évoluent dans le même sens et échangent mutuellement de bons procédés, mais le documentaire brosse un portrait trop lacunaire des relations concrètes entre les personnes du pouvoir et de la presse. Excès de corrélation, manque de causalité.

Et la suite ?

El Mercurio semble, aujourd'hui encore, ne pas désavouer son passé. Il multiplie les annonces catastrophistes après l'élection de Patricio Aylwin, qui succède à Pinochet ; il s'en prend à la famille du président socialiste Lagos et aligne les calomnies à son endroit et celui de sa famille. Sa ligne conservatrice devient légendaire. Mais, compte tenu de son passé terrible, il faut bien, sans doute, s'interroger sur son droit à l'existence.

À ce jour, El Diario de Agustin est encore censuré sur les télévisions chiliennes.

Paul Conge

IEP